

XYZ. La revue de la nouvelle

Yardbird Suite

Sébastien Simard



Number 77, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3463ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simard, S. (2004). *Yardbird Suite*. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (77), 76–78.

Yardbird Suite

Sébastien Simard

Les jaseurs se soulent dans les sorbiers devant ma fenêtre. Passant dans le soleil, les nuées d'oiseaux font des ombres furtives sur le mur de ma chambre. Certains d'entre eux iront s'écraser contre une fenêtre, ivres qu'ils sont des petits fruits orange fermentés par le pourrissement, et mourront accompagnés d'un dernier spasme dans l'aile. Je n'y peux rien.

Il y avait le soir. Au rez-de-chaussée, les oiseaux noirs avaient commencé à chanter, leurs trompes dorées faisant vibrer les molécules de la nuit de leurs rythmes nègres. Soudainement hanté par le silence pesant de ma cuisine, me voici tenté, attiré irrésistiblement par les musiques du palier inférieur; me voici descendant les marches de l'escalier menant au petit club de nuit du premier étage.

Le spectacle allait bon train : au fond de la salle enfumée, un petit quatuor de jazz se faisait aller vivement sur un standard de Charlie Parker, sans être endiablé, d'une façon juste assez vigoureuse pour garder l'attention du public. La salle à demi pleine était composée de couples, de groupes d'amis. Pause. Les musiciens ont posé leurs instruments tandis qu'applaudissaient les spectateurs; ils se sont dirigés vers le bar, ont d'abord demandé des verres d'eau pour remplacer la sueur qui s'était échappée d'eux, puis des bières, des alcools. Je les observais, impressionné, comme si, étant des musiciens, ils devaient être des surhommes; accoudés, discutant simplement, qui attachant sa chaussure, qui s'étirant, qui relevant ses manches, ils avaient maintenant un air tellement ordinaire !

M'approchant de la scène pour mieux voir les instruments, je m'appuyai contre un haut-parleur. Le saxophone ténor était l'instrument qui me fascinait le plus; comme les musiciens au bar, les instruments avaient une allure tout aussi quelconque au repos, malgré la beauté des formes et la luminescence des reflets. Mais le saxophone brillait d'éclats dorés sous les projecteurs, les

pistons renvoyaient des étincelles de lumière comme des lames de couteaux acérés. Hypnotiques.

Je n'avais pas vu le temps passer ; les musiciens revenaient déjà sur scène. Je ne m'en étais pas rendu compte ; j'étais toujours collé contre le haut-parleur et, dès la première note du sax, les hautes fréquences gonflées par les amplificateurs retentirent dans mon oreille gauche, comme une tige de métal enfoncée dans mon tympan. Je me couvris l'oreille ; on ne sembla pas remarquer mon air abasourdi, la surprise, le choc. Personne ne vit. Personne ne fit attention.

Troublé par cette sensation de viol, pénétré d'un son strident sans mon consentement, je suis sorti. Sur le trottoir, je me suis arrêté devant la vitrine pour jeter un dernier coup d'œil.

Les jazzmen se soulaient dans les sons et la bière devant la fenêtre. Passant dans les projecteurs, l'orchestre faisait des ombres tremblantes contre le mur du fond de la scène. Je fus effrayé ; ils avaient l'allure de corbeaux aux becs d'acier, des perceurs de tympan. Ils joueraient tous jusqu'aux petites heures du matin, improvisant, sans se soucier qu'ils venaient de foutre en l'air ma raison par ce petit bruit perçant maintenant indélébile, tatoué dans mon oreille interne, ce bourdonnement aigu et continu qui me suit désormais partout. Ils n'y pouvaient rien. Je remontai chez moi en pleurant stupidement, comme un enfant.



Les jours suivants, je dus m'habituer à la présence envahissante de cette bête dans mon oreille. Couché dans mon lit, je me tournais et me retournais, tentant d'échapper à son perçant murmure, ne trouvant aucun refuge dans le sommeil. Ne pouvant y échapper, j'essayais tant bien que mal de me résigner, d'accepter l'intrusion, d'écouter cette unique note, d'en discerner les variations, les vagues, les vibrations. D'autant plus étrange que ce son n'existait pas en tant que tel, il n'était que le résultat d'une oreille dorénavant défectueuse. Je me demandais si quelqu'un d'autre pouvait l'entendre, en se collant l'oreille contre ma tête. Peut-être

la Bête est-elle audible de l'extérieur ? Peut-être pourrait-elle sauter dans une autre oreille, me libérer de son emprise, envahir quelqu'un d'autre, quelqu'un d'autre que moi ? Mais non.

Pour l'oublier, il me fallait éviter le silence. Du matin jusqu'au soir, je fis donc jouer de la musique. Pas un moment de silence, toujours une musique de fond pour camoufler l'acouphène, étouffer la Bête dans son antre.

Un jour, la musique ne fit plus l'affaire. Malgré tout, la Bête manifestait encore sa présence, sous la musique, sous tous les bruits ambiants, elle se faisait un point d'honneur de ne pas être oubliée. La Bête souriait, tapie dans l'ombre, cruel criquet de nuits fiévreuses où le sommeil est impossible, où chaque murmure est un cri d'horreur, où chaque rêve est un cauchemar.

J'en devenais fou ; je me mis à errer dans les rues, cherchant un coin de silence, cherchant un lieu, une atmosphère qui saurait me faire oublier. Je me mis à boire. Sous l'influence de l'alcool, ma rage ne faisait qu'augmenter ; il n'y avait donc rien à faire et je cessai vite ce manège. Je me rappelle un soir où, particulièrement affecté, j'ai saisi une pierre que j'ai lancée dans la vitrine de la boîte de jazz. Personne ne m'a vu, je me suis sauvé en titubant. Le lendemain, on remplaçait la vitre et, innocemment, je demandai au propriétaire ce qui s'était produit. « Sûrement un fou », me répondit-il, observant les poseurs de vitres. Il ne se doutait de rien.

Le son se faisait toujours plus fort, encore plus présent à mon oreille, m'assourdissant, je ne pouvais plus me concentrer, encore moins dormir. Ce chant de sirène me rendait dingue, au point que je me suis demandé si ma tête n'allait pas exploser.

Et maintenant, cet acouphène, ce cri d'un oiseau agonisant, mais toujours plus fort, qui gémit sans fin dans mon cerveau, achève de me rendre fou.

Me voici devant ma fenêtre. Je recule de quelques mètres, pour prendre un élan, et je me précipite, la tête la première, dans la fenêtre qui se fracasse et fait voler, entre mes yeux et le sol, une myriade d'étoiles dans la nuit.